

I- Cadre de réflexion

1- Présentation

Aujourd'hui je me lance dans un projet d'écriture un peu à la manière de celui que j'ai mené il y a près de vingt ans dans les pages du *Feuillet paroissial* de mon ancienne unité pastorale de Notre-Dame-de-Grâce, Notre-Dame-du-Royaume et Saint-Isidore. Vous trouverez dans les médias électroniques de l'unité pastorale une publication **bimensuelle** (le 1er et le 15 du mois), soit un texte d'environ 700 mots (à peu près cinq ou six minutes de lecture) traitant de Dieu, de la foi, du langage religieux et de l'implication de tout cela pour des chrétiens francophones québécois du XXIe siècle.

Notre foi et notre relation à Dieu reposent sur le langage humain. Par conséquent toute réflexion, y compris celle sur la foi, passe par la parole, qu'elle soit orale ou écrite. Pour mieux en comprendre l'importance, il faut commencer par son histoire et son évolution, car c'est en passant par la parole humaine qu'on peut atteindre ce qu'on appelle la Parole de Dieu.

Toute parole est étroitement liée à la langue qui la porte, à l'époque où elle est émise, à la région dans laquelle elle se situe, à l'état de la pensée du moment, à tout un lot de circonstances dont on doit tenir compte avant d'en scruter le contenu. En outre, un texte ne peut pas être pris hors contexte. Même les textes juridiques, qu'on veut le plus explicite et clair possible, se prêtent à interprétation. Dans ces cas, on parle de retrouver la pensée du législateur qui présidait à l'écriture du texte.

Et les mots? Doivent-ils être pris au sens propre ou au figuré? S'agit-il d'ironie? Et leurs sens évoluent et changent avec le temps. Il y a longtemps que le *chef* ne désigne plus une partie du corps (la tête) mais une personne qui dirige. Ce qui revient à dire qu'une parole spécifique ne peut pas représenter une position définitive et immuable valable pour tous les temps et toutes les cultures.

Quand il s'agit de récits, il faut y ajouter le style. S'agit-il d'une fable, d'une biographie, d'un traité d'histoire ou de science, autant de perspectives qui vont modifier la façon de comprendre le texte! Sans oublier que des styles naissent et disparaissent avec le temps. Il y a belle lurette qu'on ne se sert plus du style apocalyptique, développé environ trois cent ans avant la naissance de Jésus.

Comment alors atteindre la pensée de l'auteur? Un texte doit obligatoirement être mis en contexte, ce *con* vient du latin *cum* qui signifie *avec*. Cela revient à dire que le texte n'est jamais isolé mais qu'il se comprend avec tout ce qui vient autour. Ce qui signifie aussi qu'un texte dit toujours plus que les mots qui le composent. Enfin, les textes importants voyagent dans l'espace et dans le temps, ce qui entraîne leur traduction avec toutes les difficultés que cela comporte. Un dicton italien dit: *traduttore, traditore*, ce qui veut dire: *le traducteur, un traître*.

Cela fait beaucoup de choses à prendre en considération quand vient le temps de saisir le mieux possible le sens d'un texte. On comprend aussi que l'interprétation peut différer un peu d'un lecteur à l'autre. Alors une question se pose: «Où est la vérité?» Vous remarquerez que je n'ai pas écrit *Vérité*. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Il sera donc question de parole, surtout écrite, en commençant par le phénomène du langage humain, avant d'aborder les Écritures, ce qui veut dire pour un chrétien la Bible en son entier afin de voir comment on pourrait comprendre et exprimer notre foi avec notre langue d'aujourd'hui. Plus tard nous y ajouterons le langage liturgique et tous ses dérivés présents dans les expressions populaires; après tout, notre vie ordinaire est imprégnée de ce langage religieux!

Certains pourront m'accuser de tourner les coins ronds. À ces personnes je dis que mon but n'est pas un exposé savant; il vise à montrer en grandes lignes (ce qui signifie de sacrifier quelques nuances) des éléments de réflexion que chacun pourra fouiller davantage. D'autres pourront crier au sacrilège ou à l'hérésie. À ces personnes je dis que Dieu nous a créés avec la faculté de penser; c'est donc lui rendre hommage que de s'en servir. Peu importe ce qu'on dira, j'affirme que je crois au Dieu de Jésus de Nazareth, avec toutes les limites et les imperfections de ma condition. Je ne cherche ni la provocation ni le scandale; je me présente simplement comme un disciple de Jésus en réflexion, une réflexion qui va demander un certain effort, mais un effort que je crois sincèrement à la portée de toute personne qui se laisse interroger sur le sens de sa vie spirituelle.

Pendant l'aventure je vous propose aussi la possibilité de réagir à mes textes en communiquant avec moi par courriel. Je vous lirai, c'est certain, et si possible je vous répondrai.

Roland Bourdeau

bourdeau-roland@hotmail.fr

I- Cadre de réflexion

2- L'origine du langage humain

On ne saura jamais quand ni comment le premier mot est apparu ni en quelle langue. La plupart des spécialistes s'entendent pour dire que l'être humain et le langage sont nés en même temps, l'un créant l'autre. C'est comme l'oeuf ou la poule: qui est arrivé en premier? Par contre on peut facilement voir naître les premiers signes de communication humaine en regardant un bébé, de sa naissance jusqu'à la maîtrise de sa langue maternelle, car le langage c'est l'outil de la pensée et de la communication.

À sa naissance, le bébé n'a pas de mots. Tout ce qu'il dit s'exprime par des pleurs; c'est aux parents de trouver ce qu'il veut dire. Les pleurs vont varier selon ses besoins: pleurs de faim, pleur de maux de ventre, pleurs d'inconfort, etc. Puis viendront les premiers signes d'abstraction; c'est en pointant le doigt en direction d'un objet que le bébé tentera de faire comprendre ce qu'il veut. Il augmente ainsi sa capacité d'expression. Viendront ensuite les premiers mots, d'abord pour désigner des objets présents à sa vue pour en arriver à désigner des objets qu'il connaît mais qui sont dans une autre pièce. Ce n'est pas un hasard si le mot *maman* vient en premier, car c'est la «réalité» qui le nourrit. Il commence à comprendre le pouvoir de représentation des mots.

L'être humain ne peut avoir de pensées complexes sans le langage. Les mots servent à représenter les diverses réalités pour qu'on puisse travailler dans l'abstraction. Les mots sont des substituts. Le mot *chaise* représente un objet précis, qu'on se représente facilement sans qu'on ait besoin de dessiner la réalité ou de l'avoir sous les yeux. Le mot sert à définir les contours de cette réalité afin d'exclure tout ce qui est autre que cette réalité-là. Le mot *chaise* exclut donc tout ce qui n'est pas une chaise, sans en préciser une en particulier. Mais pour que le langage soit efficace, il faut s'assurer de partager avec les autres le sens commun des mots. Une chaise n'est pas un fauteuil. La chaise n'a pas de bras, contrairement au fauteuil.

Nommer donne une certaine emprise sur les choses, car ainsi on peut les différencier et en exclure un certain nombre. Les mots servent à définir les réalités concrètes et abstraites, à en établir les contours et les limites, comme tous les autres signes d'ailleurs, y compris ceux des arts, particulièrement efficaces pour représenter les émotions. On peut comprendre maintenant pourquoi on trouve souvent, dans les religions, l'interdiction de nommer Dieu ou de le représenter en image, car toutes ces formes de représentation sont en réalité une prise de pouvoir et des limites qu'on impose à Dieu.

C'est le cas de l'islam avec l'interdiction de représenter le Prophète, mais c'est aussi le cas de l'Ancien Testament où le nom de Dieu figure rarement directement, sinon quand il est écrit avec les quatre consonnes YHWH qu'on ne sait pas prononcer sans les voyelles qui ne sont pas écrites. On appelle ce nom le tétragramme (mot formé de deux racines grecques *tétra* pour *quatre* et *gramme* pour *lettre*). Mais pour simplifier la lecture de ces textes anciens, on trouve souvent la graphie *Yahvé*. Les exégètes ne s'entendent pas encore sur le sens exact du tétragramme. Depuis quelques années on rencontre plus fréquemment la traduction française *Je suis qui je suis* ou simplement *Je suis*.

Donner un nom à Dieu ou nommer Dieu doit se faire en gardant à l'esprit qu'on ne peut pas le circonscrire, établir des limites; ce qui est le propre des mots. Aujourd'hui on voit souvent dans des ouvrages théologiques des mots comme l'Autre ou l'Indiscible pour indiquer que tout mot ne peut que donner un aperçu bien incomplet de la réalité de Dieu.

[bourdeau-roland@hotmail.fr](mailto:bourdeauroland@hotmail.fr)

I- Cadre de réflexion

3- Le pouvoir créateur de la parole

La complexité des diverses langues montre les extraordinaires capacités de l'esprit humain et l'ampleur des moyens qu'il se donne pour aborder les réalités qui l'entourent. On peut dire alors que la parole est créatrice, surtout quand il s'agit de représenter des réalités abstraites, ce qui touche tous les domaines de la pensée. La philosophie n'est possible que par la création de concepts qui permettent de scruter les réactions humaines. Le développement de la psychologie suit le même chemin. Il en est ainsi de tout le domaine des sciences humaines.

L'analyse du comportement social de l'être humain permet de développer des modes de fonctionnements en groupe qui favorisent l'épanouissement personnel et une plus juste répartition des biens. La diplomatie permet de régler ou d'éviter des conflits. La loi du plus fort est toujours la meilleure, ironisait La Fontaine, montrant ainsi que la raison est supérieure à la force physique. Et le raisonnement n'est possible que par le langage.

Le pouvoir créateur, c'est aussi la puissance de conviction en avançant des idées susceptibles de réunir les gens. Mais ce pouvoir n'est pas toujours utilisé pour faire le bien. Combien de gourous ont amené les adeptes de leurs théories au suicide collectif? Combien d'enjôleurs ont pu abuser de leurs victimes? Combien de personnes imbues d'elles-mêmes et assoiffées de pouvoir font des milliers, voire des millions de victimes et de migrants partout sur la planète encore aujourd'hui.

La contrepartie pour mettre en échec ces divers abus, c'est la capacité personnelle d'analyse, elle aussi devant utiliser le langage. C'est la base de ce qu'on appelle la conscience. Notre autonomie de pensée, notre capacité de faire le tri entre le bien et le mal, entre ce qui est juste et injuste, ce qui mérite notre attention et ce qui est futile, tout cela ne peut se réaliser sans un bon degré de maîtrise du langage.

On ne peut pas être libres sans cette capacité d'analyse, ce qui implique nécessairement des efforts pour développer nos habiletés langagières. Oui, il est essentiel de prendre conscience de la nécessité de maîtriser le sens des mots et les structures de sa langue. Parler de la pluie et du beau temps ne requiert pas beaucoup de mots et leurs sens sont faciles d'accès, et encore... Il en va tout autrement lorsqu'il s'agit de discuter d'enjeux de société comme les questions de logement, d'itinérance, d'immigration, d'écologie, de santé de la planète et bien évidemment de foi.

Pourtant il ne s'agit pas de faire de toute réflexion sur Dieu un domaine exclusif de spécialistes, mais leur contribution est essentielle. Jésus n'a-t-il pas béni le Père d'avoir caché plein de choses aux savants et de les avoirs révélés aux plus humbles? Ce qu'il voulait dire par là, c'est que le trop grand savoir peut conduire à l'orgueil et empêcher de se voir tel qu'on est, être faillible qui a besoin aussi du soutien des autres et qui doit aussi se remettre en question à l'occasion. L'humilité nous rend plus réceptifs.

Notre relation à Dieu est à la fois rationnelle et émotive, un mélange de raison et de sentiments. Les deux ont leur place, les deux sont nécessaires. La liturgie en est un bon exemple, car elle doit exprimer de manière sensible, par les gestes posés, le contenu de la foi. Le langage est ainsi l'outil essentiel à toute réflexion sur Dieu.

Le langage est créateur a-t-on dit. C'est ce qu'on voit dès le début de la Genèse: «Dieu dit... (Gn 1 : 3 et suivants).» La création y est présentée comme le résultat de la Parole du Seigneur. Ce que nous

verrons prochainement plus en détail. On le voit aussi dans les évangiles quand, entre autres, Jésus demande aux Apôtres de jeter les filets de l'autre côté de la barque.

Roland Bourdeau

bourdeau-roland@hotmail.fr

I- Cadre de réflexion

4- Les mots clés de la phrase

En français, deux mots sont essentiels pour faire une phrase. D'abord un verbe qui exprime une action (c'est le cas pour la grande majorité de verbes) et d'autres qui expriment un état. Ces derniers sont peu nombreux, mais l'un d'eux est le verbe le plus utilisé, le verbe **Être**. Le verbe sert aussi à situer dans le temps. Quand un jeune enfant commence son apprentissage de la langue, il commence à peine à percevoir le temps. C'est pour cela qu'il va prendre le verbe à l'infinitif, mode verbal hors du temps. Il commencera ensuite par percevoir le présent, ce qui lui permet en même temps de se situer comme sujet. Un peu plus tard il utilisera abondamment la première personne. Viendra ensuite le souvenir avec l'expression du passé. Il terminera sa perception temporelle par le futur.

L'autre mot essentiel, c'est le sujet. Comme sujet du verbe on trouve le nom et son substitut, le pronom. Être sujet, dans une phrase, c'est être quelqu'un. Être capable de dire *je*, c'est se reconnaître comme personne autonome, c'est affirmer son existence personnelle.

Le mot *verbe* vient du latin *verbum* qui veut dire *parole*. C'est dans son évolution vers le mot français *verbe* qu'il a pris le sens commun qu'il a aujourd'hui. Dans les versions latines des évangiles, le mot *verbum* signifie donc *parole*, comme on le retrouve au début de l'évangile de Jean: *et Verbum caro factum est*, que l'on traduit généralement par: *et le Verbe s'est fait chair*. Ce serait beaucoup plus simple et plus clair pour nous de traduire aujourd'hui le mot *Verbum* par le sens qu'il avait en latin et de dire: *et la Parole s'est faite chair*.

La Parole occupe une place extrêmement importante dans l'Ancien Testament. On l'a entrevu dans les textes précédents. Tout au long de l'histoire du peuple hébreux Dieu communique avec lui. Et comme on le dit dans le Credo de Nicée/Constantinople, «il a parlé par les prophètes». Quand Jean, dans son évangile dit que la Parole de Dieu a pris chair en Jésus, il affirme plusieurs choses. Rappelons rapidement que l'évangile de Jean est bien différent des trois autres. C'est le dernier qui a été écrit et il aborde une perspective plus théorique ou, si on préfère, plus théologique, non pas centrée sur la vie humaine de Jésus mais sur sa vie comme Christ après sa résurrection.

Dire de Jésus qu'il est la Parole faite chair c'est affirmer qu'il est Christ. C'est affirmer aussi que tout l'Ancien Testament confirme la mission de Jésus. La Parole devient ainsi un aspect essentiel de la nature divine. La Parole est indissociable de Dieu et Jean ajoute: *et le Verbe (la Parole) Était Dieu*.

S'il y a parole, il y a verbe et sujet. Il est intéressant, à ce propos, de jeter un coup d'œil aux phrases qui expriment une parole de Jésus. Tous les verbes à l'impératif implique que c'est lui qui donne l'ordre; il est donc sujet. Et tous les verbes à la première personne implique un *je* qui assume la portée du verbe. Or ce *je* est une personne qui agit dans la ligne de la pensée de Dieu, souvent contre l'interprétation des spécialistes de son temps, les scribes, les prêtres et les docteurs de la Loi. Il assume ainsi en toute conscience un rôle qu'il affirme tenir directement de son Père.

À s'affirmer ainsi, il court à sa perte. Mais pour lui, cette mission ne peut comporter de compromis. Cette mission, il l'assume avec passion. Pendant la Semaine sainte, quand on parle de la Passion de Jésus, c'est de cela qu'il s'agit.

Roland Bourdeau

bourdeau-roland@hotmail.fr

I- Cadre de réflexion

5- L'emploi religieux de la parole

On dit souvent que la religion juive, le christianisme et la religion musulmane sont des religions du livre. En réalité elle sont d'abord des religions de la parole. Si on les dit religions du livre c'est que cette parole a été fixée par écrit dans des ouvrages qui sont devenus des signes religieux en eux-mêmes. Ces religions sont bien connues par les livres qui sont censés être dépositaires de la Parole de Dieu: la Torah, les Prophètes et les Écrits pour les juifs, la Bible (Ancien et Nouveau Testament) pour les chrétiens et le Coran pour les musulmans. D'autres, comme le bouddhisme, ont des livres qui expliquent et commentent la pensée et l'enseignement du maître d'origine.

Dieu parle, Dieu nous parle. Voilà des affirmations bien connues. Ce qui soulève de nombreuses questions. À qui parle-t-il? Dans quelle langue? Il est important de noter que l'on ne dit jamais: «Dieu a écrit», mais, comme l'a dit Jésus: «Il est écrit...» Alors, quelle est cette parole?

Dans l'Ancien Testament, Dieu s'adresse à des individus qui deviennent souvent ses porte-parole, comme Moïse au Sinaï qui revient avec les Tables de la Loi, mieux connues sous le nom des Dix Commandements. Mais nul ne sait comment se passe précisément cet échange. Pensons aussi à tous les prophètes. Dieu s'adresse aussi à des individus dans le but d'une intervention particulière à leur égard, comme à Abraham. Comment s'y prend-il? Dans l'Ancien Testament, on exprime généralement l'intervention de Dieu en parole soit par l'intermédiaire du rêve ou du songe, souvent en passant par un sommeil profond, ou encore par l'envoi d'un ange, c'est-à-dire un messager. C'est le sens du mot grec qui, en passant par le latin *angelus*, a donné le mot *ange*.

À l'époque de l'Ancien Testament, il est inconcevable qu'on puisse être en présence visuelle de Dieu. On le voit clairement lors de la rencontre de Moïse avec Dieu sur le mont Horeb ou Sinaï. Par conséquent, Dieu n'a pas usé d'un langage humain, quelle que soit la langue, pour «parler» à quelqu'un. La Parole de Dieu est donc une parole indirecte, ou si l'on veut, au départ une parole sans parole.

Alors, qu'est est-il de la transcription écrite de cette Parole? Les livres sont une réalisation humaine. Il y a quelqu'un qui tient la plume. Est-il un esclave, un robot? Le mieux qu'on puisse dire, c'est qu'il s'agit d'une personne en recherche, une personne qui s'intéresse à connaître Dieu. De là son «inspiration». Et encore là, dans ce mot d'origine latine, on retrouve une traduction du mot grec *pneuma*, d'où les nombreuses références au souffle ou au vent dans l'Ancien Testament. C'est ce mot

qu'on traduit par esprit. Alors on peut dire que la parole de Dieu, parole sans parole, est issue du Souffle de Dieu que l'on nomme aujourd'hui Esprit Saint.

Quand on parle d'un auteur inspiré, il s'agit d'une personne qui cherche à rencontrer Dieu; il prend la position pour recevoir le souffle de l'Esprit qui le fera avancer dans la bonne direction. Il reste cependant que cette personne est limitée par les connaissances de son époque. Nul ne saura jamais comment Dieu nous amène à percevoir sa pensée, comment il nous guide sans nous enlever notre liberté. Le plus simple est peut-être de dire que nous avons en nous, mise là par Dieu, une impulsion à le chercher afin qu'il puisse nous amener lentement à lui tout en respectant notre liberté.

À titre d'exemple, le récit de la création, dans la Genèse, ne peut pas être pris au sens de l'explication de la naissance de l'univers et de son évolution. Le récit de la création, scientifiquement faux (il ne faut pas oublier qu'il y en a deux et qu'ils ne concordent pas parfaitement), est vrai dans la foi pour parler de la puissance créatrice de Dieu, sans en connaître les modalités.

Il en est de même pour le lecteur qui doit, lui aussi, se placer dans le sens du vent, car n'oublions pas que le souffle, c'est le mot grec qui désigne l'Esprit de Dieu dans les textes bibliques, pour comprendre cette Parole.

Roland Bourdeau

bourdeau-roland@hotmail.fr

I- Cadre de réflexion

6- Les interprètes de la Parole

Avec tout ce que nous avons vu maintenant sur le langage, nous pouvons comprendre que les textes de la Parole dépendent du moment de leur écriture et doivent être interprétés. Ils ont été écrits il y a près de 3000 ans pour le début de l'Ancien Testament et près de 2000 ans pour le Nouveau. Ils ont été écrits dans une langue qui n'existe plus, dans un contexte historique qui ne nous est pas familier et qui a fortement évolué en tenant compte des connaissances générales de l'époque. Sans oublier des styles littéraires particuliers.

Aujourd'hui, la majorité des exégètes (les personnes qui tentent de comprendre et d'expliquer le sens des textes anciens) et des théologiens (les personnes qui étudient les textes sacrés afin d'en dégager une certaine compréhension de Dieu) s'entendent pour dire qu'on ne peut pas prendre au pied de la lettre (ou au sens premier) ce qui est raconté dans la Bible, comme la création en sept jours, le dernier étant jour de repos. Ce que font malheureusement les fondamentalistes pour qui tout est vrai au premier degré. Cela ne peut que mener à la présentation d'un dieu omniprésent, pour ne pas dire encombrant, qui bafoue lui-même sa propre création.

Dans mon enfance, quand on parlait de la Bible, on l'appelait l'Histoire sainte, expression qui a son utilité. Ce qu'on doit retenir de cette expression, c'est qu'il s'agit d'une histoire qui nous amène à la sainteté de Dieu. Elle n'est pas sainte de la vérité historique de tout ce qui est raconté, mais de la sainteté même de Dieu. Il ne faut pas confondre la manière et le but ni les assimiler pour ne faire qu'un. Les fables de La Fontaine sont fausses, car les animaux ne parlent pas et ne peuvent réfléchir à la manière humaine; pourtant elles sont vraies dans leur analyse du comportement humain.

Ces éléments nous amènent à chercher et à comprendre les valeurs symboliques qu'on trouve dans les textes bibliques. En particulier, les nombres qui n'ont pas toujours de sens en eux-mêmes mais traduisent et renforcent un sens profond, comme les nombres 1, 3, 7, 10, 12 ou 40, entre autres. Il en est de même pour certaines réalités quotidiennes comme la montagne, l'eau, le feu, le désert, etc.

Il existe plusieurs ouvrages qui expliquent les valeurs symboliques. L'abbé Marc Girard, exégète de renommée internationale que plusieurs connaissent, nous est une référence de grande valeur pour comprendre de nombreux symboles de la Bible. Cette compréhension est incontournable pour bien saisir le sens de nombreux récits.

Depuis plus de cent ans, le travail des exégètes a permis de mieux comprendre les textes bibliques par une plus grande maîtrise de l'hébreu ou de l'araméen, l'écriture originale des premiers textes, et leurs versions en grec et en latin. Il existe aussi pour certains textes quelques versions qui comportent des différences. La question est de savoir quelle forme est la plus près de l'originale.

Mais il ne faudrait pas croire que tous les problèmes sont réglés, car plusieurs problèmes de traductions demeurent, en particulier ceux liés à la polysémie, c'est-à-dire au fait que les mots ont plusieurs sens. Lequel est le bon ou le plus approprié? Longtemps tenue pour suspecte, l'exégèse catholique a été reconnue surtout à partir de Pie XII, ce qui est somme toute très récent.

C'est à partir de la compréhension des textes qu'on peut passer à leur portée sur la connaissance de Dieu qu'on peut en tirer. Autrement dit, que nous permettent-ils de dire de sensé sur Dieu, cet être sans limites, cet être spirituel? Il faut bien savoir qu'on ne pourra jamais expliquer Dieu, certains théologiens allant même jusqu'à dire que le plus sûr qu'on puisse dire de Dieu c'est de dire ce qu'il n'est pas.

Roland Bourdeau

bourdeau-roland@hotmail.fr

I- Cadre de réflexion

7- Croire et savoir

Croire et savoir, ce sont deux postures de l'esprit humain. Une grande partie de notre vie tourne autour de ces deux pôles. Savoir relève de la compréhension des réalités et se base sur des connaissances bien établies. Croire relève d'un jugement porté sur des réalités, jugement qui repose sur ce que je pense raisonnable, sans démonstration certaine. On peut simplifier en disant que la science relève du savoir et la foi relève du croire.

La science a démontré l'existence de cette force qu'on nomme la gravité et en explique le fonctionnement. On ne croit pas à la gravité, on sait qu'elle existe et on peut en vérifier le fonctionnement. Plus nos connaissances augmentent, plus on sait de choses; les progrès des diverses sciences nous rendent capables d'expliquer de nombreux phénomènes de la nature, sans pour autant qu'on sache tout. On connaît l'origine et le fonctionnement des tremblements de terre; pourtant on ne sait pas encore comment les prévoir de manière précise; on peut les prévoir mais non les prédire, savoir qu'il y en a un d'imminent sans pouvoir dire si c'est dans un an ou dix ans.

La foi est nécessaire à notre vie, sans quoi nous deviendrions complètement fous. Je crois que je suis en sécurité quand je vais marcher dans le Parc urbain même si je croise beaucoup de personnes que je ne connais pas. Je crois en leur bonté, je crois que la nature humaine est d'abord orientée vers la bonté, je leur fais confiance (ce mot contient la racine latine du mot *foi*). Mais je n'ai aucune certitude scientifique que telle ou telle personne ne me voudra pas de mal. C'est là d'ailleurs toute l'horreur du terrorisme, c'est un bris de confiance qui ruine les relations humaines normales.

Appliqués au domaine spirituel, on constate que ces deux mots ont leur place respectives et qu'on ne peut pas éliminer l'un ou l'autre, car leurs domaines sont bien différents. On sait peut de chose de Dieu; c'est pour cela que la question de Dieu est d'abord une question de foi. Je crois en Dieu ou non. Dans ce domaine on devrait se méfier de la formulation «*Je ne crois pas...*», car elle pourrait mettre en opposition croire et savoir à propos de la même question. *Je crois que Dieu existe* devrait avoir comme contrepartie *Je crois que Dieu n'existe pas*. Dire *Je ne crois pas que Dieu existe* peut facilement devenir *Je sais que Dieu n'existe pas*. L'existence de Dieu ne relève pas de la science. Face à cette question, nous sommes tous croyants. Je crois que Dieu existe, mais je ne le sais pas; je crois que Dieu n'existe pas, mais je ne le sais pas.

Alors Dieu existe-t-il? Nul ne le sait. Est-il raisonnable de croire à son existence ou non? Voilà la vraie question. Et c'est ainsi que la réponse devient individuelle, liée à sa conscience. Il n'y a pas une

bonne réponse à la question, un *oui* ou un *non*, la seule bonne réponse est celle de sa conscience. Saint Thomas d'Aquin, ce grand théologien de l'Église catholique disait, il y a plus de 800 ans, que si la conscience de quelqu'un lui disait de ne pas croire au Christ, il commettait une faute morale s'il y croyait. On peut dire que le comportement de l'Église catholique n'a pas toujours été exemplaire à cet égard!

La foi relève de la liberté et son résultat peut donc varier d'une personne à l'autre. Le savoir relève de la démarche scientifique. Nier un savoir reconnu est une preuve de faiblesse intellectuelle; hélas nous avons la liberté de nier ce savoir! On n'a qu'à penser au mouvement créationniste aux États Unis, qui affirme la valeur scientifique de la création en 7 jours, pour le constater.

Il y a aujourd'hui tellement de réseaux de fausses nouvelles! Nous avons le devoir de raison d'analyser la fiabilité des sources avant de croire n'importe quelle source. Jésus n'a-t-il pas dit de se méfier (encore la racine du mot *foi*), des faux prophètes, ne pas leur donner sa foi aveuglément!

Roland Bourdeau

bourdeau-roland@hotmail.fr

I- Cadre de réflexion

8- Les influences extérieures

Le phénomène religieux est vieux comme le monde et ses traces archéologiques sont nombreuses; les plus anciennes concernent la sépulture. Les temples ou lieux de cultes viendront plus tard. Plusieurs anthropologues considèrent que la religion a été l'une des bases fondatrices de la vie en société, à la fois comme base de regroupement et moyen d'unification.

De nombreux points communs se retrouvent dans les diverses religions, mais surtout on remarque l'influence des diverses sociétés dominantes dans l'organisation et l'expansion des diverses religions. Nous allons ne retenir que le bassin méditerranéen et sa pointe vers l'Est, soit de la Grèce et l'Égypte à l'ouest jusqu'au Moyen Orient, l'Irak actuelle. Le but étant de parler de «notre» Dieu, nous ne pousserons pas très loin l'analyse de ce phénomène. Nous ne parlerons pas, du moins pour l'instant, des civilisations de l'Amérique, inconnues à l'époque des Deux Testaments, ni du monde asiatique.

Avant de distinguer le dieu de l'Ancien Testament, rappelons d'abord que le peuple hébreux fait partie intégrante des cultures du Proche Orient de l'époque. Sa religion en est imprégnée et comporte de nombreux traits des autres religions. Notre formation religieuse ne nous a pas habitués à cette histoire, laissant croire que l'histoire religieuse du peuple hébreu s'est créée, développée et organisée en vase clos. À part l'Égypte que l'on connaît un peu par Moïse, qui peut parler de l'influence assyrienne sur l'évolution du culte juif? L'Assyrie est le premier empire de l'histoire ancienne. On connaît le nom de la ville de Ninive où avait été exilé Jonas; on a entendu parler de Nabuchodonosor, roi de Babylone.

Pour mieux saisir les interactions culturelles, il faut lire le Deutéronome et les huit livres qui le suivent. Avec ces textes on couvre la traversée du désert, la conquête de la Terre Promise, les rois, le démantèlement du royaume, l'exil à Babylone et le retour de l'exil. Cette longue histoire, qui contient de nombreux événements réels, nous permet de mieux voir l'importance des influences étrangères, en particulier en ce qui concerne la fidélité du peuple hébreu envers son Dieu.

Nous n'avons pas vraiment été mis en contact avec cette histoire de l'Antiquité, monde dans lequel vivaient les juifs et dont ils subissaient les influences, en particulier toutes ces années de la déportation à Babylone vers 600 av. Jésus-Christ. L'Ancien Testament a été écrit en hébreu, mais contient plusieurs passages en araméen, signe de l'influence du monde assyrien. Combien de pratiques religieuses juives ont pour origine les cultes assyriens?

Quand on parle d'histoire, on sous-entend évolution ou changement. L'histoire du peuple hébreu n'échappe pas à cette vérité sociologique. Les livres qui racontent son histoire montrent les étapes. Mais n'oublions pas qu'on monte dans un train déjà en marche! On a faussement l'impression que l'histoire du peuple hébreu commence avec les récits de la Bible. C'est bien mal connaître l'histoire. Ou plutôt c'est limiter l'histoire à ce qu'il y a d'écrit. Les premiers écrits de la Bible n'ont guère plus de mille ans avant J.-C. C'est donc l'archéologie qui vient au secours et nous permet de remonter bien plus loin dans le temps.

Toutes ces découvertes mettent en lumière diverses pratiques cultuelles (manière de faire le culte) qui rassemblent ou divisent les diverses cultures. Une plus grande connaissance de la déportation du peuple hébreu à Babylone, qu'on appelle l'exil, a largement influencé la vision que ce peuple se fait de Dieu et les nombreuses menaces divines de punitions relèvent de la contamination des cultes païens.

Roland Bourdeau

bourdeau-roland@hotmail.fr

I- Cadre de réflexion

9- Les destinataires

Tout texte ne doit pas perdre de vue les personnes à qui il s'adresse ni dans quel but. C'est la base de toute communication. Ne pas tenir compte de cela, c'est déjà un premier faux pas dans la compréhension d'un texte. C'est l'erreur que l'on commet en faisant une lecture littérale de la Bible, comme les créationnistes qui affirment que le monde a bel et bien été créé en six jours, le septième étant nécessaire, semble-t-il, pour que Dieu se repose après un tel effort.

À titre d'exemple très concret, je sais que je m'adresse à des personnes croyantes ou en recherche de spiritualité, dans une perspective chrétienne, afin de partager avec elles une expérience et une vision personnelles. Si des spécialistes me lisent, ils verront tout de suite que je fais souvent les coins ronds, que je ne vais pas assez loin dans telle ou telle question; c'est normal, car ces personnes en savent tellement plus que moi. Quand je m'adresse à elles, c'est pour demander leurs lumières. Et les personnes qui ne s'intéressent pas à ce domaine trouveront que je perds mon temps et que je devrais l'utiliser pour des choses plus utiles!

Nous allons dès la prochaine parution aborder un nouveau sujet qui va nous mener à des passages de la Bible. Mais qu'est-ce que la Bible? Pour les catholiques que nous sommes, la Bible, notre Bible devrait-on dire, nous semble un ouvrage universel, le même pour tout le monde, depuis le tout début. Pourtant, ce n'est pas le cas. Relevons quelques différences. On sait en gros que pour les juifs, la Bible c'est en partie notre Ancien Testament. C'est pour cela que, quand Jésus parle des Écritures, ce ne peut pas être entièrement notre Ancien Testament.

Pour les chrétiens, la Bible comprend deux parties, l'Ancien Testament et le Nouveau. Mais être chrétiens, c'est-à-dire disciples du Christ, ne nous regroupe pas tous sous la même bannière. On peut être catholiques, protestants, orthodoxes, entre autres. Et pour ces trois groupes, il y a une Bible particulière. Eh oui! Discuter d'un extrait de la Bible peut être impossible entre un juif, un chrétien orthodoxe, protestant ou catholique simplement du fait qu'un passage particulier ne se trouvera que dans une Bible orthodoxe, celle qui contient le plus grand nombre de Livres. Et combien d'autres différences encore!

Une dernière question pour ne pas aller trop loin. Quelle Bible lisons-nous en français? Quelle est celle que vous connaissez le plus? Probablement la TOB (traduction oecuménique de la Bible), car on remet souvent aux enfants, en souvenir d'une catéchèse ou de la réception d'un sacrement, cette traduction du Nouveau Testament, et la traduction de l'Association épiscopale liturgique pour les pays francophones,

c'est-à-dire les textes que nous prenons lors des eucharisties. Certains connaissent peut-être aussi la Bible de Jérusalem. Mais il y en a d'autres.

Nous avons parlé précédemment de traduction en signalant ce dicton italien voulant que toute traduction contient une petite trahison. Pour l'Ancien Testament, les premières écritures ont été réalisées en hébreu; mais quelques siècles avant la venue de Jésus, il y a eu une traduction grecque (*la Septante*) qui sert de base aux versions d'aujourd'hui. Sans oublier une version latine (*la Vulgate*) qui a eu cours pendant de nombreux siècles pour les catholiques.

À part les exégètes, les spécialistes des langues anciennes, soit l'hébreu et le grec, personne ne peut lire la Bible dans sa version la plus ancienne. C'est à eux que revient la tâche d'établir une version la plus fidèle possible, en tenant compte du contexte sociologique, politique et religieux de l'époque. Les mêmes questions se posent pour le Nouveau Testament, car nous avons perdu toute trace des premiers écrits des années qui ont suivi la mort de Jésus, à part quelques fragments qui en attestent l'existence.

Alors, la Bible, c'est vrai ou c'est faux? On peut dire les deux. La réponse se trouve exprimée dans le titre de cet article: les destinataires. Pour un astronome, un physicien et combien d'autres scientifiques, la réponse est évidente et sans appel. C'est largement faux. La raison est simple; ce livre ne s'adresse pas à eux; l'objectif de la Bible n'est pas de faire de la science. À l'origine des premiers textes de la Bible, il y a des récits oraux qui relatent en histoires le cheminement d'un peuple, les Hébreux, qui tente de comprendre ce qui se passe dans le monde qui les entoure et qui croit en une relation privilégiée avec son Dieu.

Avec la naissance de l'écriture, ces récits ont été mis par écrit. En un mot, l'Ancien Testament est un livre qui traite de la relation de YHVH (Yahvé) avec son peuple, un long cheminement qui commence bien avant l'écriture, marqué par l'évolution de la pensée et les contacts avec diverses civilisations afin de maintenir le peuple dans le droit chemin, selon ce que l'on pouvait comprendre de la volonté divine.

Et le Nouveau Testament, c'est le livre d'enseignement (en réalité les livres, car il y a quatre évangiles, les Actes des Apôtres, diverses Épitres et l'Apocalypse) destiné d'abord à diverses communautés chrétiennes et dont la forme primitive est perdue, car il s'agit aussi d'une tradition orale mise par écrit plus tard. À cet égard, la Bible, c'est vrai, d'une vérité de foi. La vérité se situe d'abord dans la véracité du cheminement de foi des juifs de l'Ancien Testament et des chrétiens du Nouveau Testament.

C'est le temps de clore le *Cadre de référence* pour plonger dans la Bible, en commençant par la Genèse, plus particulièrement les quatre premiers chapitres.

Roland Bourdeau

bourdeau-roland@hotmail.fr